

Peut-être, en quittant Maison-Rouge sans retard, serait-il temps encore d'imposer silence à ces doutes et de dissiper ces soupçons.

Mais, le docteur l'avait affirmé, le danger était grave.

La moindre imprudence pouvait rendre indispen- sible l'amputation du membre malade...

— Eh ! qu'importe ma santé ? qu'importe ma vie ? dit tout à coup presque à voix haute la pauvre femme méconnue, je ne veux pas que Renée maudisse la mémoire de son père...

Alors, rejetant vivement ses couvertures, elle s'assit au bord de son lit, puis, se laissant glisser, elle voulut se tenir debout. Mais à peine son pied malade avait-il touché le parquet qu'elle poussa un cri sourd, aussitôt étouffé, et se cramponna des deux mains aux rideaux pour se soutenir.

Pendant quelques secondes elle attendit ainsi, gardant l'es- poir que l'atroce douleur qu'elle éprouvait serait passagère. L'en- gourdissement, en effet, ne tarda guère à se produire.

Ursule fit alors une nouvelle tentative pour marcher. Hélas, une souffrance plus aiguë, plus insoutenable encore que la pre- mière, l'arrêta et la contraignit à se recoucher.

— Je ne peux pas ! balbutia-t-elle avec désespoir, je ne peux pas !...

Et elle fondit en larmes. Dans la chambre voisine Renée, complètement dupe de la lettre écrite par Léopold, avait achevé ses préparatifs de départ et priait pour sa mère.

Madame Sollier l'appela. La jeune fille entendit sa voix et se hâta de venir la rejoindre.

Ursule se sentait défaillir ; un sentiment de vago angouisse de crainte irraisonnée, envahissait son âme. Elle souhaitait ne pas rester seule ; la solitude lui faisait peur.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? reprit la fille de Marguerite.

— Je veux vous prier d'appliquer du liniment sur mes com- presses...

— Souffrez-vous davantage ?...

— Oui, un peu...

— A quelle cause attribuez-vous cette aggravation de souf- france ?...

— J'ai voulu, tout à l'heure, essayer de me servir de mon pied. Je me suis levée... j'ai fait une tentative pour marcher... Cela ne m'a point réussi...

— C'était une imprudence grave...

Madame Sollier poussa un soupir. Renée s'empressa de mouiller les bandes qui s'enroulaient autour de la cheville blessée, et ce pansement soulagea notablement la malade qui murmura quelques mots de gratitude, mais n'osa prier sa pupille de rester auprès d'elle.

L'enfant se retira, silencieuse. Le reste de la journée s'écoula lentement. A l'heure habituelle une servante vint préve- nir la jeune fille que le dîner était servi dans la chambre de madame Sollier.

Les yeux de Renée se tournèrent vers le cadran de la pen- dule. Elle se dit tout bas :

— Dans trois heures je serai en route pour aller embrasser ma mère :

Et elle alla se mettre à table en face du lit d'Ursule.

### XXX

Le même jour et à la même heure Victor Béralle sonnait à la porte du logement de Paul Lantier rue de l'Ecole-de-Méde- cine.

Malgré les préoccupations douloureuses dont nous connais- sons la nature, l'étudiant n'avait point oublié le rendez-vous pris avec le contre-maître de son père. Il était habillé, prêt à partir, attendant Victor et pensant à Renée.

Le visage du jeune homme avait subi une transformation qui le rendait presque méconnaissable. Les joues creusées, l'œil voilé par des larmes difficilement contenues, le front plissé et chargé d'ombres, lui donnaient une expression d'indicible tris- tesse.

L'étudiant, brisé par le chagrin et l'insomnie, sentait gran- dir sa souffrance à mesure qu'approchait le moment du rendez- vous. Il allait assister aux préludes d'un mariage d'amour et se mêler à des gens heureux, lui que la disparition de celle qu'il aimait et dont il voulait faire sa femme rendait si malheureux... Sa poitrine était oppressée...

Il avait du noir dans l'âme et se sentait obsédé par l'idée fixe que la démarche qu'il allait faire était de mauvais augure pour son propre bonheur, et, quoiqu'il ne se dissimulant point l'absurdité de cette idée fixe, il ne parvenait pas à la chasser.

En entendant sonner, il reçut au cœur une inexplicable commotion et il quitta son siège pour aller ouvrir. Victor Béralle rentra tout joyeux dans la chambre de l'étudiant.

— C'est moi, monsieur Paul ! s'écria-t-il. Vous le voyez, réglé comme un chronomètre à cinq heures... Pas une minute de moins, pas une minute de plus !... heure militaire !...

— Je connais votre exactitude, mon ami, répondit Paul, et moi aussi, vous le voyez, je suis prêt...

L'accent du jeune homme était si mélancolique que le con- tre-maître en fut frappé. Il regarda vivement le fils de son patron et constata ses traits tirés, ses paupières rougies, sa pâleur livide.

— Mon Dieu, monsieur Paul, fit-il avec inquiétude, est-ce que vous êtes malade ?

— Pourquoi me demandez-vous cela, Victor ?...

— Parce que vous avez bien mauvaise mine...

— Eh bien, non, mon ami, je ne suis pas malade, mais j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui et cela m'a donné un peu de mi- graine.

— Peut-être que cette sortie pour aller chez mon oncle vous dérange ?...

— En aucune façon...

— Bien vrai ?...

— Je vous l'affirme...

— C'est que voyez-vous, monsieur Paul, pour rien au monde je ne voudrais vous sembler importun...

— Ne craignez pas de l'être...

— La réunion d'aujourd'hui peut se remettre d'un jour ou deux, ou même de deux ou trois, le mieux du monde et sans inconvénient d'aucune sorte... J'irai trouver le vieux, je lui ra- conterai que vous êtes un peu malade, et on prendra un autre rendez-vous...

— Ne changeons rien à ce qui est convenu... Je vous atten- dais et je suis prêt à partir...

— Alors nous allons prendre une voiture.

— Quel temps fait-il ? demanda l'étudiant.

— Il fait frisquet... Le ciel est clair, étoilé, il pourrait bien geler dur cette nuit...

— Pas de boue ?

— Oh ! pour ça, non. Les trottoirs sont secs comme ce par- quet.